

Anthropologie et Sociétés



Et la Belgique ?

Volume 6, numéro 2, 1982

Imposer la bâtardise francophone

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/006087ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/006087ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (imprimé)

1703-7921 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

(1982). Et la Belgique ? *Anthropologie et Sociétés*, 6(2), 127–130.
<https://doi.org/10.7202/006087ar>

Tous droits réservés © Anthropologie et Sociétés, Université Laval, 1982

Cet document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

ET LA BELGIQUE?

Un recueil sur la francophonie non-hexagonale qui ne tient pas compte de la Belgique ? Impensable ! Alors, nous nous sommes adressés à nos collègues d'origine belge ici à Laval et ailleurs au Québec et en Amérique, mais aussi à la Maison de la Francité à Québec et à la maison-mère à Bruxelles. Lors d'un bref séjour en Europe nous avons communiqué avec plusieurs chercheurs en Belgique même. Mais sans exception nos démarches se sont avérées infructueuses... manque de temps, pas compétent, nécessité de faire un tel article « en collaboration », difficulté à épouser notre point de vue, etc...*

Certes, les universitaires sont débordés de travail, mais que le refus soit aussi unanime nous a laissés quelque peu perplexes et songeurs, d'autant plus que nous avons ressenti une certaine gêne voire même ambivalence devant notre invitation à décrire la réalité francophone en Belgique. Derrière cette Wallonie qui sollicite notre solidarité en tant que Québécois, derrière les paroles « écolos » de Julos Beaucarne et les reportages sur les confrontations linguistiques entre Wallons et Flamands qui font parfois la 'une' de nos journaux, il se cachait quelque chose. Il fallait donc creuser davantage. Nous nous sommes tournés vers Jan Lobelle, professeur de didactique de langues secondes à l'université McGill et établi au Québec depuis 25 ans. Tout en étant un défenseur passionné de la langue française en Amérique — il a été prêté par le Gouvernement du Québec à celui de la Louisiane pendant quelques années afin d'aider au développement d'un programme d'enseignement du français dans les écoles publiques — il reste près de ses origines belges... et flamandes. D'abord il nous a passé le texte qui suit, texte qui constitue de son propre aveu un véritable cri du cœur lancé par quelqu'un qui est 'tanné' d'entendre parler des parallèles entre le Québec et la Wallonie et de voir jusqu'à quel point les Québécois sont mystifiés par les événements dans son pays d'origine. Sa sensibilité à la question était sans doute renforcée par le fait qu'il a travaillé surtout dans le milieu anglophone au Québec (donc souvent indifférent aux aspirations des francophones) et qu'il a vécu la Révolution tranquille ici. De toute manière son article sur « Le Québec et la Flan-

* Organisme voué à la défense de la langue française en Belgique et, par extension, dans le monde.

dre » était une révélation pour nous, et encore une fois nous avons compris qu'il fallait aller au-delà des soi-disantes solidarités linguistiques afin de cerner les lignes de forces entre groupes ethniques, les rapports de pouvoir, les relations minorité-majorité, les tendances assimilatrices. Notre compréhension de la situation dans ce pays se précisait — essor économique et ethnique chez les Flamands face à un état unitaire... et français, en termes de pouvoir, de privilège et de langue; et crise au sein de la francophonie belge qui, tout en cessant de jouer son rôle historique de dominateur doit, pour la première fois peut-être, partir à la recherche de sa propre identité collective. Finalement nous avons compris l'angoisse de ses intellectuels qui ont cessé de faire l'histoire et doivent dorénavant composer avec les autres et se situer dans le temps et, aussi, dans l'espace géographique.

Pour mieux saisir la portée de son texte et connaître l'envers de la médaille, Jan Lobelle a bien voulu répondre à quelques-unes de nos questions sur cette difficile francophonie belge :

— Eric Waddell (E.W.) : Existe-t-il une francophonie belge ?

— Lobelle : Oui, au même titre qu'il y a une francophonie canadienne par exemple. C'est-à-dire elle est très, très diversifiée. D'abord il y a Bruxelles. Capitale de la Belgique, elle se perçoit française, du moins jusqu'à récemment. Même si officiellement le bilinguisme existe, on se francise à Bruxelles. Et en plus d'assimiler les flamands la ville essaie d'imiter Paris. Les Bruxellois ont toujours eu la coquetterie de jouer au petit Paris au point de vue culture, au point de vue bonnes manières, au point de vue bonnes affaires, etc... L'élite s'aligne sur Paris, cherche à se fondre dans l'anonymat de la France métropolitaine. Et en même temps, comme dans toute capitale européenne, elle affiche un dédain, inconscient bien sûr, pour la province... Bruxelles se croit être la Belgique. Centre intellectuel et politique, elle n'est pas toujours au courant de ce qui se passe en province.

C'est là où se trouve l'autre grande communauté francophone, en Wallonie. Si, avec la nouvelle constitution belge, la Wallonie est reconnue comme une région, comme une entité politique et économique, elle se cherche une identité à l'heure actuelle. Région construite à partir de petites patries, elle est née d'un resserrement des rangs devant le dynamisme flamand. L'éveil wallon, c'est-à-dire la notion d'être wallon, est assez récente, ce qui n'est pas le cas avec les Flamands. Prenons, par exemple, les deux emblèmes héraldiques. Les Flamands ont un lion, tout comme la Belgique d'ailleurs. Ce lion nous vient des Croisades, tandis que l'emblème héraldique des Wallons, le coq, date

je crois de 1950 ou 1960. C'est un petit détail, mais ça montre que la notion de la Wallonie est très récente. Pourquoi ? Parce qu'étant francophones, automatiquement ils dépendaient de et ils partageaient le pouvoir avec les Belges francophones de Bruxelles. Et par le fait même ils s'imbriquaient dans une longue tradition d'association directement au-dessus de la frontière avec la France. Voilà pourquoi les Wallons se posaient très peu de questions, du moins l'élite.

Il y a, finalement, la francophonie qui existe encore en Flandre... les Flamands francisés depuis un, deux, trois siècles. Il s'agit de Flamands bilingues, mais pas seulement ceux qui sont devenus bilingues à l'âge de 20 ou 25 ans à force de travailler à Bruxelles ou ailleurs. Dans toutes les grandes villes flamandes — Anvers, Malines, Louvain, Gand, Bruges — il y avait un noyau de familles francisées, des gens qui parlaient le français à un certain niveau de la vie quotidienne et dans un certain nombre de fonctions, et qui dans un autre nombre de fonctions parlaient le flamand. Et si leur français était plus ou moins standard leur flamand relevait du dialecte local. Il leur manquait souvent entre les deux une bonne connaissance d'un néerlandais cultivé : quand ils parlaient 'cultivé' c'était le français qui s'imposait. Mais si cette francophonie-là existe toujours elle est en plein recul.

— E.W.: Qu'est-ce qui se passe actuellement au niveau de la langue française ?

— Lobelle : La Wallonie est en perte de vitesse sur le plan économique. Comme ça l'emprise de la langue française au niveau de la Belgique entière diminue. Ça veut dire aussi qu'un élément de la population francophone, à savoir les Flamands d'expression française, est en train de délaisser le français... Il y a un éclatement de l'univers francophone. D'ailleurs en Flandre il s'agissait de terminer une situation de colonisation linguistique, ce qui était assurée par l'éveil flamand. Grâce à une série de lois linguistiques tout se passe en flamand chez eux maintenant. Il n'y a plus d'écoles francophones, les curés ne prêchent plus en français dans les églises des quartiers riches comme ça se passait, il n'y a plus de journaux français que je sache... Bref, le recul du français en Flandre comme « langue du foyer » est un mouvement irréversible.

— E.W.: Qu'advient-il de la Belgique francophone à travers ces mutations et le transfert de pouvoir politique et économique vers la Flandre ?

— Lobelle : Si les Flamands sont unis, s'il se sentent des Flamands ce n'est pas la même chose chez les francophones. D'abord ils commencent

à peine à réfléchir sur leur identité, à se poser des questions, et à découvrir qu'ils ne sont pas français. Et puis il y a la réaction très violente des Wallons contre Bruxelles, ce refus des jacobinistes de la capitale. Les Wallons commencent à serrer les rangs, à trouver des sources d'inspiration dans le terroir, à admettre et à puiser dans leur diversité linguistique. Mais on sent très bien une gêne chez les gens d'en discuter, comme si c'était tabou, comme si c'était un péché de se croire marginal, peut-être parce qu'ils restent un petit peu imbus de leur supériorité — « Les Flamands auraient dû rester pauvres, et les Wallons auraient dû rester riches. C'est comme ça, c'est dans l'ordre des choses ». L'ambiguïté reste, la Wallonie n'a pas encore défini son identité, et c'est pour ça peut-être que vous avez eu tant de difficulté à trouver des Belges, des Wallons, même à Québec, qui puissent ou qui veuillent répondre à la question.